

Boris Schreiber ou l'écueil de la gloire

Fragile révélation, ou plutôt, éclatante révélation d'un état fragile : « *Leur ressembler à tous, même s'ils ne ressemblent à rien.* »

Cette phrase, à elle seule, donne le ton du dernier livre de Boris Schreiber, *Hors-les-murs*¹. Ressembler à tous, même s'ils se fondent tous dans l'anonymat. C'est l'uniforme militaire qui, dans sa vie, lui a permis de faire brièvement cette expérience de n'être plus un autre, un métèque, un Juif, un assisté du clan, le chéri de Maman, le protégé d'un admirable papa. Boris ne s'exclame pas comme Baudelaire : « *Et de toi fais-tu dire : "Oh ! l'homme singulier !"* » En vérité, sa souffrance est si particulière que personne ne s'intéresse à son histoire ; mais, en enfant gâté, il va nous l'imposer, son histoire. Pourquoi d'ailleurs n'y prêterions-nous que si peu d'attention, alors que Maman elle, a toujours été sûre de discerner en lui un écrivain de génie ? Son histoire, Boris Schreiber va donc nous l'asséner, tantôt en la criant (au mépris des conventions), tantôt en nous la détaillant – « *Je ressasse. Je sasse et je ressasse* » – dans un livre qui clôt son œuvre « autoromancée », à laquelle le « on » que nous sommes tous a eu le tort de ne pas prêter assez d'attention.

Habile faiseur de récits, il s'auto-interroge en se laissant interviewer par une fille aux joues d'enfance, inquisitrice par à-coups mais brave, journaliste imaginaire du nom de Chantal Rouve, qui ambitionne d'écrire un livre sur lui. Son étude, explique-t-elle, « *traitera de la méconnaissance subie par un créateur. Vous en l'occurrence* ». Il ne lui dit pas tout, jongle avec les mots, phrase pour briller. Mais, après chaque séance, il nous apprend le reste dans des pages de commentaire sur cet interview, fouille plus profondément dans son passé d'homme et d'auteur. La fiction y cède presque toujours le pas à une réalité à peine voilée. Le mot « roman » sur la couverture est alors moins exact que ne le serait celui d'autobiographie, d'une autobiographie qui se lit moins comme un roman qu'elle ne s'écoute des yeux comme une conversation suivie.

Mais, à lire cet étrange ouvrage, on est soudain saisi par une ambiguïté qu'on aimerait lever : ne sommes-nous pas en présence d'un homme qui, paradoxalement, regretterait à ce jour (une fois son œuvre presque achevée) d'avoir commencé d'écrire ? Il y a, en effet, là un tel fond de souffrance, résultat de meurtrissures provenant moins de l'existence du narrateur elle-même que des vexations reçues par lui dans le monde de l'édition qu'il attaque, dénonce, tout en se traitant avec beaucoup d'autodérision. Boris Schreiber ne vit pourtant bien que dans cette réalité de l'écriture à laquelle il s'est toujours confronté. Mais il apparaît que ce fut moins un combat avec l'Ange qu'avec la « *biomasse* » amorphe des lecteurs, et avec ces autres « *lecteurs* » qui occupent les places dans les maisons d'édition. Avoir fait paraître dix romans (depuis *Le Droit d'asile* en 1958 jusqu'à *La Traversée du dimanche* en 1987) sans être reconnu que de quelques-uns est à l'origine d'une véritable blessure d'orgueil chez celui qui n'hésite pas (aveu parmi d'autres dans ce livre fait d'aveux) à reconnaître qu'il supporte mal de n'être pas tenu pour un génie, en particulier si on le compare au quota d'« *écrivains* », partout promus par les médias. « *Le temps est enfin venu qu'on sache que j'existe... je le méritais plus tôt. J'eusse été moins méprisé aujourd'hui, moins ricané, moins interdit de télévision selon les propres termes d'une assistance de la première chaîne.* »

Pendant, Schreiber n'est pas à ce point méconnu, même s'il ne doit qu'à sa patience d'avoir créé son public. Et lui-même, au désespoir de saisir jamais son « image » d'écrivain dans le globe de cristal, y voit le démon de l'avenir le renvoyer au démon du passé : « *Mon passé, prédis-le moi !* »

Ainsi y eut-il ce grand tournant dans sa vie, qui lui permit de faire le saut du seul romanesque à la substantielle autobiographie, puisqu'il ne s'autorisa ce passage qu'après la mort de ses parents. C'est ce qui nous donna successivement trois récits autobiographiques, à commencer (avant *Le Tournesol déchiré* en 1991 et *Un silence d'environ une demi-heure* en 1996) par *Le Lait de la nuit* en 1989, bouleversante confession d'un homme, né à Berlin en 1924, dans une famille juive russe émigrée,

¹ Le Cherche-Midi éditeur, 228 p., 95 francs.

évocation des souvenirs de l'enfant de six ans qui avait déjà de la mémoire et à qui on avait promis la gloire dès sa naissance.

Souvenirs rapportés par l'adulte, l'écrivain, qui nous font apparaître l'indissoluble trinité du père, qui a reconstruit trois fois sa fortune et qu'on suit, parti de Russie, de la soupe populaire à Anvers jusqu'aux palaces monégasques ; du fils unique et central – lui Boris – et de la mère, qui fonde en lui tous ses espoirs, attend de lui toutes les revanches sur leur dure existence errante. « *Tu seras célèbre... Dieu te regarde... tu seras écrivain... tes livres ébranleront le monde...* » Terrible mère qui, de ses propres certitudes, engage son fils dans d'étranges souffrances. « *Selon Maman, personne n'arrive à ma hauteur. Et comme aucune mère n'égale la mienne... Génie. Son Borinka : un génie. Et tous s'inclineront. Le voilà mon chemin : marcher vers cette promesse.* » Mais si, avec ses deux premiers livres autobiographiques (*Le Lait de la nuit* et *Le Tournesol déchiré*), nous parvenions à connaître le drame de Boris Schreiber qui, déchiré de ne pouvoir être lui-même au regard des autres, se demandait toujours comment tenir la promesse de l'enfant qu'il fut ou plutôt comment accomplir la diabolique prédiction proférée par une mère pythique, dans *Un silence d'environ une demi-heure* (prix Renaudot 1996), c'est toute son histoire sous les allures d'une épopée contemporaine qui entre en jeu et bascule sur cette formule « *Tu es un enfant prodige* » d'André Gide, que Boris de quinze ans est allé trouver avec ses poèmes et son journal. En fait, Schreiber culpabilise de n'avoir su attirer la gloire qu'elle mérite sur son œuvre, de sorte qu'à cet « *enfer adolescent* » a succédé cet « *enfer littéraire* », dont *Hors-les-murs* marque l'aboutissement.

Mais qui est-il donc, au fond, ce Boris quand il se décrit, sans complaisance, dans *Hors-les-murs* ? D'abord un jeune homme qui ne sait pas dire non, ni se lever assez tôt dans aucune circonstance. Ainsi jamais ne peut-il éviter le thé quotidien avec Maman. Ni se séparer d'une maîtresse usée par les plaisirs, mais très humaine – elle devient donc peu à peu sa première femme –, quoique son aînée de treize ans. (Après tout, il ne la désire tant que parce qu'elle s'est tant donnée à d'autres, secrets des secrets jamais avoués ni même suggéré à sa mère.) Il est aussi celui qui a toujours un livre en œuvre sous l'œil sceptique, voire amusé, de son père. Tel est le poids de cette quotidienneté dans laquelle il est considéré comme un être exceptionnel chez les siens, et comme un raté dans la république des lettres, dont il dénonce brutalement les turpitudes. Il considère en effet que si les nazis n'ont pas eu sa peau, un « *dur combat* » continue d'avoir lieu avec ces « *médiocres-massacreurs* » qui ne l'ont toujours pas reçu dans la cité, où la place est réduite pour ses « *livres chargés d'exprimer les non-dits de [ses] mutismes traqués* », mais large et accueillante aux « *hamburgers littéraires* ». À savoir que les nuls, les « *schreibéro-refuseurs* » ont toujours tenté de le tenir à l'écart, *extra-muros*, pour le décourager totalement. Sa gloire est donc qu'ils n'y soient pas parvenus. « *Même aujourd'hui*, écrit-il avec une rageuse insolence envers la patente invincibilité du système, *ma joie, c'est de scintiller jusqu'à aveugler. Les aveugler tous. Être non pas un soleil qui réchauffe, mais un soleil de désert qui brûle.* »

On regrette parfois que tout en osant donner les noms de ses détracteurs – et non des moindres – ou en dénonçant leur technique éprouvée de mise à l'écart au moyen du découragement progressif à force de silences tactiques ou de promesses non tenues, il juge indispensable de taire, comme par prudence et pour ne pas leur nuire, les noms de ceux qui, au contraire, l'ont aidé – à l'exception du souriant Max-Pol Fouchet, d'Henri Thomas et de Dominique Aury : clairvoyante, cette dernière aurait, dès la disparition de Paulhan et successeurs, veillé à ce que soient enfin cités ses livres dans la *NRF* (notons tout de même qu'on y trouve en pleine ère paulhanienne, dès 1958, un compte-rendu conséquent de son premier livre signé Michel Breitman). Boris Schreiber ne nous parle pas d'eux pour nous décrire leur être propre ; il les évoque uniquement sous l'angle de l'efficacité qu'ils eurent dans une fonction pouvant servir son œuvre. Cette attitude outrageusement égocentrique et, par ailleurs, ces propos « *insupportables... exaspérants* », selon Chantal Rouve elle-même, Boris les juge inévitables : « *C'est malgré moi.* » En définitive, peut-on avoir avec soi plus de complaisance et plus de sévérité que n'en a l'auteur qui se dévoile à ce point.

Eryck de RUBERCY